

Joanne M. Ferraro, *Venice. History of the Floating City* (New York : Cambridge University Press, 2012), 300 p.

Shawn McCutcheon

Volume 42, numéro 2, spring 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1025701ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1025701ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

McCutcheon, S. (2014). Compte rendu de [Joanne M. Ferraro, *Venice. History of the Floating City* (New York : Cambridge University Press, 2012), 300 p.] *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 42(2), 63–64.  
<https://doi.org/10.7202/1025701ar>

## Book Reviews / Comptes rendus

Joanne M. Ferraro, *Venice. History of the Floating City* (New York: Cambridge University Press, 2012), 300 p.

Depuis la publication en 1973 de *Venice. A Maritime Republic* de Lane, de nombreuses études sur Venise ont vu le jour, études synthétisées ici par Joanne M. Ferraro. L'auteure, qui a notamment publié *Marriage Wars in Late Renaissance Venice* en 2001, ouvrage lui ayant valu le prix du meilleur livre de la *Society for Study of Modern Women*, brosse le tableau d'une Venise multiculturelle. Ferraro porte une attention particulière à l'influence de l'environnement maritime et des réseaux d'échanges sur la fabrique urbaine. Quatre préoccupations marquant l'historiographie récente sont au cœur du propos : la construction des identités vénitiennes, le multiculturalisme vénitien, la hiérarchie sociale et enfin le genre, compris comme un construit socio-culturel illustrant des rapports de pouvoir. Ces préoccupations viennent compléter des thématiques institutionnelles, politiques et économiques traditionnelles. L'auteure s'appuie notamment sur les archives d'État vénitiennes, les registres cadastraux et une abondante littérature secondaire.

L'ouvrage se divise en neuf chapitres thématiques, précédés d'une chronologie historique détaillée. Le premier chapitre est consacré aux mythes fondateurs de la cité flottante et à la (re) construction physique de la ville en relation avec l'eau. S'inspirant des travaux de Crouzet-Pavan, Ferraro souligne le rôle du milieu maritime dans la configuration urbaine. L'influence orientale et byzantine qu'on y dénote est due à l'intégration de la cité à un réseau d'échanges méditerranéen. L'expérience commerciale et coloniale de Venise marque la cité dans la dimension multiculturelle de sa vie matérielle jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle. Ce multiculturalisme, sujet du second chapitre, se traduit par des mélanges architecturaux et par des échanges commerciaux et intellectuels transformant les conditions de vie et les manières de vivre.

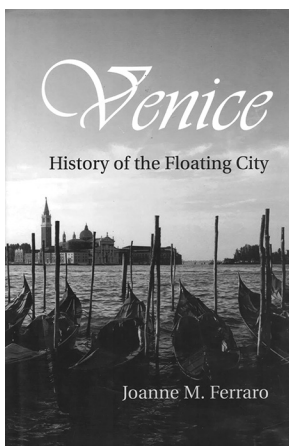
Le chapitre trois porte sur les développements politiques, ainsi que sur la vie de la classe dirigeante vénitienne, le Patriciat. Dans la lignée des travaux de Perizolo sur les intérêts inter-classes, Ferraro souligne la cohésion relative de la population derrière l'oligarchie marchande, toutes deux unies par des intérêts environnementaux et commerciaux mutuels. L'étude du Patriciat est poussée jusqu'aux portes des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, où l'intérêt se tourne vers la propriété terrienne dans le cadre de l'établissement d'un État territorial italien. Si le Patriciat

a conservé si longtemps le pouvoir, c'est en raison, selon Ferraro, de sa forte direction, de ses intérêts mutuels avec les autres groupes sociaux, d'une administration efficace et d'une approche constitutionnelle mouvante.

Le quatrième chapitre est consacré aux autres constituantes du corps social, des citoyens aisés aux pauvres gens. S'intéressant aux identités et aux formes de la sociabilité, l'auteure souligne le spectre varié des affiliations sociales. Le rôle de la profession, de la paroisse, de la confession, de la faction, du Carnaval et des familles dans la formation de l'identité y est abordé. L'attention est fixée au chapitre suivant sur la vie matérielle et les habitudes de consommation à partir de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Rejetant la thèse du déclin économique, Ferraro souligne l'importance de la réorientation métropolitaine de l'économie vénitienne par le développement de la production de biens manufacturés, alimentaires et textiles. Le sixième chapitre porte, pour sa part, sur le mythe de la République idéale. Construit dans le contexte d'expansion italienne au XV<sup>e</sup> siècle, ce mythe vénitien est marqué par les idéaux classiques grecs et romains des humanistes italiens. Ce mythe, témoignage du programme politique du Patriciat, est bien présent dans les rituels et les cérémonies publiques. Or, il n'est qu'une façade ; et la cohésion vénitienne, un vernis idéologique.

L'analyse des résistances internes à l'ordre oligarque est au cœur du septième chapitre. La dissidence religieuse lors de la Réforme, le rôle de l'Inquisition face aux hérésies et aux femmes mystiques, l'institutionnalisation étatique de la pauvreté ou encore la régulation sexuelle patriarcale du Patriciat sont les thèmes exploités. On sent bien ici le travail de Ferraro, spécialiste d'histoire du mariage, de la famille et de la loi à Venise. Néanmoins, la déviance sexuelle n'y est étudiée que par l'optique de pratiques *hétéroérotiques* extraconjugales. L'absence de mention des pratiques *homoérotiques*, même dans les cas de prostitution, voile les autres expériences sexuelles vécues au cours de l'époque moderne à Venise et assimile dans le discours la sexualité à des pratiques *hétéroérotiques*. L'émergence d'une sous-culture sodomite à Venise à partir du XV<sup>e</sup> siècle a été l'objet des travaux de Ruggiero, que Ferraro cite pourtant. En outre, le traitement de la déviance y est institutionnel et se concentre sur la répression, masquant tout un pan de l'expressivité humaine ainsi qu'une part de l'*agentivité* des acteurs de l'Histoire.

Le huitième chapitre se concentre, quant à lui, sur Venise à l'âge baroque et au XVIII<sup>e</sup> siècle. Période de vitalité économique et culturelle, Venise réoriente alors son économie vers l'Europe continentale et ses territoires italiens, où les campagnes se proto-industrialisent. Ville de divertissements et de spectacles, Venise accueille un important tourisme jouant un rôle majeur dans son économie et son rayonnement culturel au XVIII<sup>e</sup> siècle.



Le tourisme a su se développer malgré la menace ottomane au XVII<sup>e</sup> siècle et celle des Habsbourg au siècle suivant, qui obligèrent Venise à une neutralité européenne. Enfin, le chapitre neuf évoque brièvement les développements politiques, économiques, culturels et sociaux de Venise de sa chute devant les armées de Napoléon en 1797 jusqu'à nos jours, où la cité fait face comme jamais auparavant à la menace des eaux montantes de la lagune.

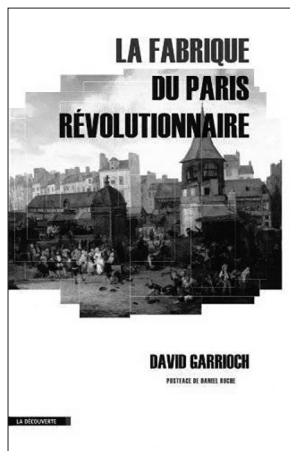
Malgré un traitement de la marginalité et de la déviance incomplet et témoignant d'un léger manque de nuances, Ferraro réussit en grande partie son pari de synthétiser une partie signifiante de l'historiographie sur la cité de Venise. Son livre, richement illustré, représente une synthèse très utile pour tout étudiant, public cultivé ou chercheur voulant se familiariser ou mettre à jour ses connaissances sur l'histoire urbaine, culturelle et sociale de la ville flottante. Comportant une bibliographie bien fournie, Ferraro inclut à son récit des suggestions de lecture et des pistes d'investigations permettant d'approfondir le sujet. De plus, l'inclusion de compléments d'information sur la réalité vénitienne placés à des points stratégiques du récit contribue à humaniser et à alimenter celui-ci.

Shawn McCutcheon  
Université de Montréal

---

**David Garrioch, *La fabrique du Paris révolutionnaire* (Paris : La Découverte, 2013), 440 p.**

Dans l'ouvrage de David Garrioch, Paris ne fait pas seulement figure de décor : la ville est une véritable actrice, influençant les destins de ses habitants et les événements qui surviennent en son sein. Paris, sous la plume de l'historien, prend littéralement vie. Le titre du livre, *La fabrique du Paris révolutionnaire*, indique d'emblée que l'auteur vise à éclairer un processus, une fabrication, une transformation dont la ville de Paris est la cible première. Le questionnement qui oriente tout le propos de Garrioch s'étend, en fait, sur deux époques, deux mondes, deux Paris : comment la capitale française a-t-elle pu produire la Révolution ? Comment Paris est-il devenu la scène des violences révolutionnaires ? Pour répondre à cette problématique, l'auteur adopte une approche résolument locale : il ne s'agit pas de la Révolution française, mais bien des événements strictement parisiens dont Garrioch réaffirme le caractère particulier. C'est donc dans la ville qu'il cherche des réponses à ses questions ; son histoire culturelle et sociale s'inscrit dans le long terme et vise à comprendre la Révolution à travers les changements du Paris du 18<sup>e</sup> siècle, le but avoué étant de dépasser les thèmes particuliers pour exposer le fonctionnement de la



ville dans sa globalité. Car, selon lui, ce sont les transformations de toutes les facettes de la vie des Parisiens à travers le 18<sup>e</sup> siècle qui ont rendu la Révolution possible. C'est pourquoi son argumentation se présente comme englobante, ne voulant rien laisser de côté : y sont abordés les évolutions démographiques, les transformations de la vie matérielle, l'apparition de nouvelles idées, les changements dans les domaines religieux, politique et institutionnel, ainsi que la naissance de diverses pratiques sociales nouvelles. Tous ces éléments auraient eu des effets durables sur la société et la culture parisiennes, sur les façons qu'avaient les Parisiens de penser et de se penser, et auraient ainsi permis l'éclosion des événements révolutionnaires et des violences qu'ils ont entraînées.

L'argumentaire de Garrioch dessine lentement les traits d'une transition, d'un glissement d'une société coutumière d'Ancien Régime vers un Paris transformé. Les changements commencent réellement à s'opérer vers 1750. Avant cette date, l'ordre social de Paris est basé sur la coutume. Ainsi, la vie des Parisiens s'organise d'abord et avant tout autour du quartier et de la paroisse qui forment les unités de base des réseaux sociaux : c'est là que se nouent et se dénouent les solidarités urbaines, que sont vécus les longues routines de la vie comme ses spasmes et ses tragédies. Le Paris coutumier est aussi un monde de corporations : cultures de quartier et de métier se complètent pour façonner l'identité de chacun et pour former une culture authentiquement parisienne. Avant 1750, Paris est également régi par un principe de hiérarchie profondément ancré dans toutes les strates de la population urbaine. Cette hiérarchie, ponctuée de diverses marques de déférence, guidait l'établissement de liens entre le peuple et l'élite tout en maintenant « chacun selon sa condition ». Le quartier, les corporations et la subordination étaient les principes clés du maintien de l'ordre social urbain du Paris coutumier et lui permettaient de s'autoréguler par sa propre économie morale.

Or, à partir de 1750, ces principes ont été ébranlés par plusieurs facteurs et cette autorégulation est entrée en conflit avec d'autres conceptions de l'ordre. L'intrusion toujours plus profonde de la police dans le tissu social a suscité méfiance et mécontentement ; le développement des réseaux d'information et l'apparition de l'opinion publique ont largement débordé les limites anciennes du quartier tout en participant à l'intégration physique de la ville et en permettant une activité populaire unifiée ; la sécularisation de la société parisienne et le déclin de l'autorité du clergé, encouragés par la crise janséniste des années 1720 et 1730 (élément primordial selon Garrioch), ont transformé la religion en une affaire intrinsèquement personnelle ; et finalement, les liens coutumiers entre les élites et le peuple ont été rompus. De sorte qu'à la veille de la Révolution, la vie des Parisiens s'était trouvée transfigurée, leurs repères traditionnels avaient disparu et la confusion des rangs troublait les liens hiérarchiques qui avaient autrefois permis à la ville de s'autoréguler. Les tensions sociales, à la fin du siècle, étaient plus profondes et le potentiel de violences s'en trouvait d'autant plus accru. C'est dans ce contexte exacerbé que le Paris